

Le socle de nos jours anciens



PAR PHAN VĂN TRƯỜNG / JJR 64

C'était en 1958. Nous avions 12 ans. Six ans avant notre Baccalauréat en 1964.

J'entendais pour la première fois cette chanson "Que Sera Sera" chantée par l'inoubliable Doris Day dans le film « L'Homme Qui En Savait Trop » où jouait également James Stewart, gentleman insurpassable à mes yeux d'alors.

*When I was just a little boy
I asked my mother, what will I be
Will I be handsome, will I be rich
Here's what she said to me.*

*Que Sera, Sera,
Whatever will be, will be
The future's not ours, to see
Que Sera, Sera...*

J'avoue aujourd'hui garder encore les traces indélébiles de ce film et de cette chanson et je l'écouterai encore et toujours avec plaisir et émotions. Qui, à notre âge à cette époque ne rêverait de savoir avec certitude que plus tard, on serait beau et riche. Quelle question, et pour cause, on ne savait pas, et personne ne nous l'avait dit, qu'on était déjà tout cela à la fois! Beau et rayonnant comme jeune enfant accédant aux classes secondaires du glorieux lycée Jean-Jacques Rousseau. Riche et nanti comme tous ceux qui avaient la chance de façonner leur avenir de la sorte, dans une langue étrangère, et quelle belle langue, le français.

C'était l'année où je faisais connaissance avec Phạm Minh Chí, Nguyễn Huệ Nguyễn et Phạm Van Thi. Nous étions dans la même classe en sixième M1. Nous allions former un quatuor en tennis pendant de longues années. Mais en attendant, c'était Nguyễn Huệ Nguyễn qui fredonnait le premier dans le préau cet air connu « quand j'étais juste un petit garçon..., what will be will be ! »

Pour moi, accéder à la sixième était plus qu'excitant. J'avais l'impression de pénétrer dans la Cour des Grands. Adopter une toute nouvelle façon de travailler en classe, tourner une page, aborder une nouvelle étape de la vie, s'insuffler plein les poumons cet air de libération dont on ne soupçonnait pas même l'existence une année avant, en septième, à Saint-Exupéry (anciennement Etablissement Scolaire Jauréguiberry), rue Ngô Thời Nhiệm. Nous étions désormais à la rue Lê Quý Đôn, croisant Trần Quý Cáp. Nous étions dans l'enceinte du Lycée Jean-Jacques Rousseau. Mythique et glorieux.

J'ai encore le frisson aujourd'hui à y penser. Le grand saut, de la primaire où nous avions l'habitude de clore la classe du matin en inondant le lycée entier de chants avant la sortie de midi, au secondaire où mi-sérieux, mi-soulagé, nous sortions chaque jour de notre salle de classe avec un cartable bien lourd accompagnant une tête trop pleine, mais sans doute pas encore bien faite. Et, par la grâce de Dieu, nous nous croyions tous égaux. Nous allions bientôt faire notre premier apprentissage, celui de l'inégalité.

En effet, il y avait parmi nous des camarades bien plus égaux que d'autres. En l'occurrence c'était toujours Phạm Minh Chí et Vũ Thiện Đắc qui caracolaient en tête de la classe, surtout dans les matières scientifiques. Mon premier apprentissage : dans la vie il y a donc un classement. Non pas qu'en primaire il n'y en avait pas, mais dans notre jeune tête de petit écolier, nous n'en avons alors qu'une notion très floue. Chose inattendue également, les « vrais pedigree français » de la classe, nés dans l'Hexagone, descendants de Ronsard, Voltaire et de Racine n'étaient pas les premiers en composition française ! Mais enfin nous étions bien loin de soupçonner alors que pour beaucoup d'entre nous, le français et la France allaient jouer un rôle majeur, sinon décisif dans notre vie future.

Mais n'anticipons pas, à cet instant précis en 1958, j'étais bon vingtième dans une classe de quarante cinq dominée par la brillance des deux compères Đắc et Chí. Et j'étais content d'être là où l'on me classait, foi de gentilhomme.

* * *

Ils n'étaient pas les seuls, Chí et Đắc, à m'avoir impressionné durant le secondaire. J'avais toujours été époustoufflé par le jeu au billard de Phạm Van Thi qui n'avait d'égal que sa façon à lui de distiller un passing-shot au tennis. Dans un autre registre, Đặng Trung Sơn était un géant quand il s'agissait de manier le ballon, au jeu ô combien classique de ballon prisonnier. Nous étions tous effrayés quand Sơn parvenait à attraper le ballon, et pan, inmanquablement nous chutions sous ses redoutables tirs et devions nous constituer prisonniers.

Mais en sport, celui qui m'avait le plus marqué c'était Trương Thanh Tòng, un athlète complet. De notre temps, si Tòng avait eu un bon entraîneur, il aurait déjà été fait « Dieu du stade ». Un décathlonien digne de la plus grande lignée. Il sautait haut, courait vite, frappait fort. Il avait le coup d'œil de l'épervier lorsqu'il s'agissait de faire un smash. Tous les samedis après-midi, il m'emmenait faire un match de volley dans la cour du lycée. Grâce à lui, bien plus tard, j'obtins une modeste médaille dans cette discipline lors d'une compétition universitaire, bien que mesurant un misérable 1m63. On pouvait faire mieux, hélas, et c'était la raison pour laquelle je ne me prédestinais pas à une carrière sportive. Le sport et la sportivité, c'est Tòng qui m'y a mis, et ce sera là mon deuxième apprentissage.

Et ce n'était pas tout ! Les années où nous étions en classes secondaires, c'était aussi la période où notre génération créait, coup sur coup, deux orchestres autour de deux véritables stars. Les « Rocking Stars » avec Elvis Phương à la tête et les « Black Caps » chaperonnés par Paolo Dzoãn. Pour l'heure, grâce à Elvis Phương et au très mélomane Phạm Van Thi que je découvrais Elvis Presley ainsi que Paul Anka. Doris Day fut donc un temps mise aux oubliettes. Et vive la liberté musicale. Vive le rythme, vive le rock, le twist et autres cabrioles. Qui parmi nous aurait imaginé qu'Elvis Phương allait poursuivre une vraie vie de star et jouir d'une très grande renommée plus tard, jusqu'à aujourd'hui. Je l'ai revu chanter récemment dans une boîte de la rue Lê Thánh Tôn, tout septuagénaire qu'il est, mais toujours aussi rebondi dans ses déhanchements et inoubliable par sa voix chaude et puissante.

Mais c'était Paolo Dzoãn qui m'avait appris à chanter ou plutôt chançonner. On était en première, je crois. La soirée animée par Dzoãn allait manquer de chanteurs. Du coup comme je me trouvais, par pur hasard, à côté de lui, lors d'une répétition, Dzoãn eut l'inspiration soudaine de me demander d'apprendre une chanson interprétée par Pat Boone... « When the swallows come back to Capistrano... ». Il lui avait fallu du temps à Dzoãn pour m'apprendre à transférer le son musical de la gorge vers le ventre, mais pour moi, ce n'était qu'amusement. Et c'est comme ça, sans autre forme de procès, que je dois à Dzoãn ma première apparition sur scène, mort de trouille et totalement tétanisé par le challenge. Bien plus tard je compris que, de toute façon, tôt ou tard, tout un chacun devait faire son apprentissage sur tout. Je retirais de cette riche expérience que je ne serai jamais chanteur. Il valait mieux le savoir très tôt, une fois pour toutes, n'est-ce pas ?

* * *

Des professeurs, je n'en ai gardé que très peu de souvenirs, je le crains fort. A part la belle silhouette de Madame Bréant, devant qui tous les élèves mâles se pâmaient, je n'ai gardé que quelques souvenirs de Monsieur Kléber, notre professeur de physique et de Monsieur Ngô Xuân Thọ, notre prof de vietnamien. Deux fous sympathiques, chacun de leur côté.

Deux mondes séparaient les deux maîtres. L'un était froid comme une pierre tombale, l'autre chaleureux et aimant comme un fer rouge plongé sous l'âtre ardent. Le Yin et le Yang.

Bien avant d'entrer en première, nos condisciples nous racontaient les histoires sur Monsieur Kléber. Effrayant, il n'y avait pas d'autres mots pour qualifier le personnage. Un prof de physique et de chimie qui ne connaissait qu'une seule façon d'apprendre cette matière : par cœur ! Lors de ses cours, lui-même récitait, par cœur, le manuel officiel. Il récitait même les virgules, les parenthèses et les points à la ligne. C'était à croire qu'il avait les pages du bouquin devant ses yeux, non, point du tout, on ne rêvait pas, et c'était désespérant. Lors de nos compositions, il exigeait de nous, de faire, hélas, la même chose que lui, c'est-à-dire réciter par cœur. Le moindre écart par rapport au manuel, et c'était un beau zéro pointé qui sanctionnait nos devoirs de physique. Mon Dieu, c'était de la folie ! Đắc, Chí et quelques autres bien sûr, réussissaient bien avec Kléber, mais pas moi. (Bon, que

voulez-vous faire lorsqu'on ne dispose pas d'une bonne mémoire, c'était grave et forcément pas grave à la fois, on est né comme ça, il fallait que quelqu'un l'admette, mais pas Kléber).

Kléber ne pouvait pas comprendre qu'on n'était pas tous dotés comme lui de cartes à puces. Et nous, nous ne comprenions pas non plus qu'il ne puisse l'admettre ! Pourtant, dans les autres matières requérant de la mémoire, comme les sciences naturelles, l'histoire et la géographie, la récitation, j'avais des notes correctes, ce qui tendait à prouver par A + B dans la tête de l'adolescent que j'étais, que c'était bien Kléber, le persécuteur ! Bon, bien plus tard, je compris que tout ce qu'on apprenait ça ne servait jamais à rien, mais sur le moment, c'était véritablement dramatique.

Ngô Xuân Thọ c'était un fou dans un autre genre. Si Kléber était un fou placide, Thọ était un fou torride, véritable terroriste habité par l'inconstance et la nervosité à fleur de peau. Mes souvenirs avec lui étaient simplistes mais inoubliables. La seule année où je l'avais eu comme professeur de vietnamien, en troisième, j'avais obtenu 20/20 en composition vietnamienne au premier trimestre, 0/20 au deuxième et encore 20/20 dans le troisième. Une série bizarre...20 puis zéro puis 20 ! Comme le dernier trimestre comptait double j'avais eu donc le premier prix de vietnamien malgré mon zéro au deuxième trimestre. Je n'étais pas seul avec mes zéros, cette année-là, toute la classe avait zéro ou 20. Thọ ne semblait pas connaître d'autres notes à donner. C'était toujours zéro ou vingt, sa façon à lui de compter en mode binaire. Zéro, on est complètement nul. Vingt, on est parfait. Le proviseur du lycée, Français de son état, en était à se demander comment tant de Vietnamiens, dans une seule classe pourtant bien sage, pouvaient, tous, récolter zéro dans leur langue maternelle. Il fallait que les élèves soient sourds-muets et peut-être aveugles tout à la fois, pour parvenir à obtenir ces notes extrêmes.

Si on me demandait aujourd'hui, plus de cinquante ans après, lequel des deux fous, j'aurais aimé revoir, sans aucun doute je répondrais Thọ. Car Thọ avait du caractère, il était aimant, tandis que Kléber était tristounet et tout au mieux, placide. Pardon, Monsieur Kléber, si vous devez lire, par hasard, ces lignes aujourd'hui, mais je préfère dire les choses telles quelles (1).

* * *

Côté amours, on était manifestement trop jeune pour en faire l'apprentissage pendant le temps de notre collège. Mais on mentirait si on niait l'existence de rêves et de songes remplis de choses romanesques. L'intérêt pour notre propre corps que nous découvriions enfin et notre attention bien platonique encore, pour les silhouettes féminines qui peuplaient le lycée Marie Curie voisin, allaient grandissant au fur et à mesure que nous avançons dans notre adolescence. Les plus précoces d'entre nous collectionnaient précieusement quelques photos coquines qui, de nos jours, seraient plutôt considérées comme de très innocentes choses de la vie. La Toile-internet n'existait pas, il aurait fallu l'inventer plus tôt, mais Bill Gates ainsi que Steve Jobs n'étaient pas nés, ou à peine. Du coup, les plus crédules d'entre nous raffolaient d'écouter les histoires d'amour burlesques, racontées inlassablement par les plus avertis. Il s'agissait de ne pas priver ceux d'entre nous qui se montraient les plus curieux. Nous étions tous envahis par une folle envie d'offrir des pétales de fleurs pressées à une belle. Et qui voulez-vous que ce fût, si ce n'était précisément nos camarades du lycée Marie Curie voisin. Et c'est ainsi que beaucoup d'entre nous n'avaient pas ménagé leur peine pour pédaler leurs vieilles bicyclettes jusqu'à la rue Ngô Thì Nhiệm et attendre la sortie des filles. Spectacle tellement hallucinant, à la limite de l'enivrement pour des garçons venant de sortir de leur puberté : espionner de simples jeunes filles sagement habillées par leurs mères dans des couleurs pastel, la trop classique robe descendant bien au-delà du genou, monter prestement dans des voitures à chauffeur qui attendaient, bien avant la cloche de sortie. Nous avons 14 ans. Nous n'étions plus innocents, plus vraiment, car déjà nous flairions que la vie pouvait dissimuler des délices aux couleurs romantiques. Les plus chanceux d'entre nous allaient revoir ces mêmes jeunes filles, plus longuement cette fois, dans les cours de maths et de français dispensés à l'extérieur du lycée par des professeurs répétiteurs libres.

Marguerite Lý Thị Yên, Christiane Lang, Muguette Nguyệt, Jeanine Lan, Jacqueline Nhung, Rosalie Tuyết Lê, Đặng Trung Sơn, Nguyễn Cao Đức, Nguyễn Phú Sơn, Nguyễn Phước Vĩnh Tùng, Huỳnh Hữu Nghĩa, Đặng Hùng Anh, Phan Tường Vân, Phạm Đăng Hương, Nguyễn Ngọc Tiên et bien d'autres encore, fréquentaient ces classes...je regrette tant aujourd'hui de ne pouvoir faire resurgir d'autres noms, ma mémoire défaillante.

Ces cours particuliers, toujours mixtes, étaient dispensés dans des salles de cours minuscules. La maison de Monsieur Chánh, qui nous donnait des cours de français, était située dans une rue adossée au cimetière Mạc Đĩnh Chi. Nous étions tassés, coudes contre coudes, dans une longue véranda fort étroite. Inlassablement Mr Chánh nous faisait répéter avec passion « Le Cid » de Corneille tant et si bien que quelques uns d'entre nous finissaient par confondre Chánh et Corneille. Il faut dire que Chánh offrait une ressemblance parfaite à un authentique homme des lettres du 17ème siècle avec sa chevelure volumineuse grisonnante surplombant un corps plutôt frêle.

La petite maison de Monsieur Ngô Như Từ était située dans une ruelle donnant sur le petit Marché Thái Bình et la rue Cống Quỳnh. D'un côté à cent mètres de là, le Cinéma Thanh Bình qui aimait bien passer les vieux films de Zorro et Tarzan, de l'autre, en traversant le carrefour, le Cinéma Khải Hoàn qui n'arrêtait pas de nous narguer avec des films western avec à la tête l'inlassable Randolph Scott, une espèce de doublon de Gary Cooper, côté sentimental en moins. La salle de cours était plutôt carrée. Nous y étions tout aussi serrés. Ngô Như Từ nous enseignait les mathématiques en caressant sa magnifique bedaine, souvent découverte à cause d'un bouton de chemise éternellement mal calé.

Monsieur Chánh et Monsieur Từ étaient des véritables célébrités, et nous étions nombreux à leur devoir profond respect et immense gratitude pour être passés entre leurs mains miraculeuses. On travaillait dur chez eux, mais il y avait malgré tout, dans ces classes, un air de liberté coquine dissimulé sous des mines fort sérieuses. Il semblait bien que tout le monde était plutôt content d'être assis vraiment serrés. Ces classes étaient mixtes. Pour les demoiselles, vraies fausses timides, c'était sans doute encore inhabituel de travailler en compagnie des garçons. Mais pour ces derniers, moi en particulier, ces moments étaient autrement excitants. Tant et si bien que je ne retenais strictement rien de ces séances censées renforcer notre savoir et redresser nos lacunes, tant mon attention était exclusivement dirigée vers la gent féminine. Pourquoi ne pas l'avouer, je regardais leurs mains, leur cou. On me pardonnera, mais ce n'était que le tout début d'un autre apprentissage, bien plus long, plus laborieux et certainement plus gratifiant, celui-là. Que voulez-vous, le cœur a ses raisons que la raison ne connaît point, disait-on. Qui ne serait pas d'accord ?

* * *

Cinquante années sont passées. Furtivement, subrepticement. Le Bac à dix-huit ans, c'était il y a bien un demi-siècle depuis. Nos soixante-huit ans ont donc sonné.

Un demi-siècle témoin de tellement de bouleversements inattendus !

*But now the days grow short, I'm in the autumn of the year
And now I think of my life, as vintage wine, from fine old kegs
From the brim to the dregs, and it poured sweet and clear
It was a very good year...*

(*"It was a very good year" écrit pour Frank Sinatra par Ervin Drake*)

Nous sommes toujours là, pour la très grande majorité d'entre nous. Et nous avons tous pris notre retraite officielle. Qu'avions-nous retenu, que garderions-nous encore comme espérance ?

Nous avons toujours cru que la vie allait nous rendre très différents les uns des autres, après tant d'années et tant de vicissitudes si contrastées. Mais non, pas tant que cela au final, car le socle sur lequel nous étions bâtis est resté miraculeusement solide, immuable, intemporel et transcendant. Ce socle merveilleux que rien ne réussirait à faire bouger, à balancer, voire tancer, pas même les passages idéologiques d'un autre temps, c'est notre culture commune, tirant la quintessence France vers la Vietnamicité. Nous sommes restés identiques, au sens propre de l'identité culturelle, et fidèles. Nous nous découvrons enfin, égaux d'éthique et d'esprit, alors que pendant bien des décades nous nous étions crus si différents.

C'est bien dans ces mêmes valeurs que nous nous retrouverons toujours. Ce socle sera notre patrimoine commun, notre lieu spirituel de rendez-vous, au delà des mers et par-dessus l'histoire. C'est si bon aujourd'hui, alors que nous nous apprêtons à célébrer le Cinquantenaire de notre Baccalauréat 64, de le dire et de le redire.

Oui assurément, un patrimoine pour toujours, un socle pour l'Eternité .

PHAN VĂN TRƯỜNG / JJR 64

NDLR : M. Kléber nous a quittés à jamais en 2013